

Pathologies identitaires versus « Ni juif ni grec, mais tout à tous »

0. Introduction

Pour qualifier le terrain sur lequel se donne la pathologie de la société qui nous retiendra cet après-midi, je me réfère au diagnostic de Elisabeth Roudinesco dans son ouvrage intitulé *Soi-même comme un roi*¹ :

« Depuis une vingtaine d'années, les mouvements d'émancipation sembleraient avoir changé de cap. Ils ne se demandent plus comment transformer le monde pour qu'il soit meilleur, mais s'attachent à protéger les populations de ce qui les menace : inégalités croissantes, invisibilité sociales, misère morale.

En conséquence, les revendications sont à l'inverse de ce qu'elles avaient été durant un siècle. On se bat moins pour le progrès, et l'on récuse même, parfois, ses acquis. On affiche ses souffrances, on dénonce l'offense, on donne libre cours à ses affects, autant de marqueurs identitaires qui expriment un désir de visibilité, tantôt pour affirmer son indignation, tantôt pour revendiquer d'être reconnu. »

A la place ou à côté des engagements politiques en faveur du progrès et de l'émancipation de naguère, on voit donc se manifester aujourd'hui des mouvements de regroupement et de défense autour de particularités et de spécificités. Ces traits identitaires autour desquels on se rassemble peuvent être de types différents ; ils peuvent relever de la couleur de la peau, du sexe, du genre, de l'âge, de l'histoire, d'un vécu commun, d'un refus partagé ; mais ils peuvent relever aussi des conditions ou du mode de vie : handicap, allergie, véganisme, cyclisme, etc. A titre d'illustration, on peut évoquer l'importance prise par les mouvements souverainistes (Brexit !), ethniques, islamistes, féministes, LGBT, #metoo, ethniques, anti-migrants, anti-coloniaux, antivax, antipass et j'en passe.

L'essor de ces mouvements est lié à une pluralité de facteurs. On peut y voir le fruit des déceptions de l'évolution qui a suivi l'effondrement du communisme, des désillusions de la mondialisation, de la progression des inégalités et des sentiments d'injustice et de frustration, de la crise climatique, de la peur de l'avenir, d'une nouvelle conscience de vulnérabilité, d'un besoin de repli sécuritaire, d'une soif de repères et de consistance dans le flou et le relativisme général.

Si l'attachement à une identité n'a rien de malsain en soi², il peut néanmoins s'exacerber et dériver vers des radicalisations et des polarisations. Quand il conduit à lire la réalité de manière figée ou comme un antagonisme entre moi et les autres, ou nous et les autres, il devient pathologique et menace la vie ensemble. Il en vient à durcir les différences ou les oppositions et à les transformer en fronts. L'autre devenant un ennemi potentiel, il donne lieu à un climat d'hostilité qui oblige chacun à choisir son camp, empêchant tout mélange ou toute double appartenance. Il frappe d'ostracisme tous ceux qui voudraient malgré tout rester en dehors. On aboutit alors à cette situation contradictoire où ceux qui se considéraient comme

¹ Elisabeth ROUDINESCO, *Soi-même comme un roi*, p. 9, Paris, Le Seuil, 2021.

² Cf. « La question de l'identité est légitime, l'obsession identitaire est mortifère et infondée, car elle ignore la vérité des identités plurielles de chacun qui permettent de créer du commun par-delà les différences. » Alain CHOURAQUI, *Le vertige identitaire*, p. 19, Actes Sud, 2022

des victimes et voulaient le faire reconnaître deviennent des bourreaux à leur tour³.

Et d'un point de vue d'ensemble, une logique d'exclusion prend le pas sur la recherche de compromis et la volonté d'inclusion⁴. Au niveau international, on assiste à des durcissements entre blocs ; au niveau politique, à des assignations identitaires ; au niveau sociétal, à une interdiction des appropriations culturelles⁵, à une communautarisation de la société, à une tribalisation des individus, à l'augmentation des tensions internes, à la perte de l'intérêt commun, à une menace pour la démocratie, à des risques de scission, voire de guerre civile. Ce qui s'est passé avec la montée au Capitole lors de la dernière élection américaine en est une illustration éloquente.

1. La détermination d'une identité

La revendication identitaire suppose en amont un processus de détermination d'une identité. Car aux êtres humains, l'identité n'est pas donnée par nature. Elle est le résultat d'un processus de choix et d'adoption. Parmi tous les traits qui caractérisent notre personne, notre vie, notre insertion dans un contexte et une histoire, parmi également toutes les désignations qui nous sont attribuées dans nos relations interpersonnelles, nous opérons une sélection de marqueurs que nous choisissons de reconnaître comme constitutifs de notre identité. La détermination d'une identité relève ainsi d'une attitude réflexive, où le moi que nous sommes opère un retour sur lui-même et sur l'ensemble de ses relations pour se définir et répondre à la question « qui suis-je ? ».

Ce processus de détermination d'une identité est occasionné par notre insertion dans un réseau de relations personnelles et institutionnelles qui nous qualifient et nous interrogent, nous appelant toujours à nouveau à nous positionner et à nous définir. La détermination d'une identité recouvre par là un processus dialectique qui mêle passivité et activité, identité conférée et identité adoptée. Il vise à clarifier et à définir qui l'on est au milieu des multiples désignations qui nous adviennent de l'extérieur. Il répond à la nécessité d'avoir une consistance propre, de nous doter d'une épaisseur, d'une réalité qui se laisse exprimer ; celle-ci va nous inscrire dans le contexte sociétal et à la fois nous singulariser et nous relier, nous spécifier et nous inclure en des ensembles.

Ce faisant, le processus de constitution d'une identité implique également une détermination sur le plan des valeurs. Car dans les relations interpersonnelles, les traits identitaires sont toujours connotés. Ils vont de pair avec des jugements qui peuvent être positifs ou négatifs, en passant par tous les degrés intermédiaires. Certaines identités peuvent être à l'honneur tandis que d'autres sont porteuses de honte, ou encore simplement neutre. En nous constituant une identité, nous nous revêtons d'une valeur. La plupart du temps, c'est pour nous connoter positivement ; toutefois le mépris de soi n'étant jamais exclu, nous pouvons aussi vouloir nous connoter négativement. Mais le jeu dialectique mêlant identité conférée et identité adoptée permet également de retourner une valeur identitaire en revendiquant positivement une identité conférée négativement, ou vice versa. Ce fut le cas à Antioche, selon le livre des Actes des apôtres, quand les adeptes de l'Évangile se plurent à reprendre pour eux-mêmes l'appellation dénigrante de 'chrétiens' qui leur avait été attribuée par leur environnement païen⁶. L'identité représente toujours, de manière plus ou moins passionnée, un 'faire valoir'

³ Cf. **Perrine SIMON-NAHUM**, *Les déraisons modernes*, éd. de L'Observatoire, Paris, 2021.

⁴ Cf. « Quand le 'eux et nous' domine le débat public, il devient vite un 'eux contre nous' pour mieux justifier ensuite un 'nous contre eux', voire un 'nous sans eux'. » **Alain CHOURAQUI**, *Le vertige identitaire*, p. 15, Actes Sud, 2022

⁵ Le 18 juillet 2022, le groupe reggae *Lauwarm*, composé de musiciens blancs portant des dreadlocks, s'est vu contesté puis interdit de jouer de la musique jamaïcaine et de porter ce genre de coupe à la *Brasserie Lorraine* de Berne (Cf. *Swissinfo.ch*, 29.7.2022).

⁶ Cf. Actes des apôtres, chap. 11, v. 26

ou, dans le langage paulinien du Nouveau Testament, un *καύχημα* (= titre de gloire, sujet de fierté)⁷. Comme tel, le processus de détermination d'une identité s'inscrit inévitablement dans le champ de la lutte pour la reconnaissance et il y participe.

Cependant, il convient de noter que dans nos vies personnelles, il n'y a pas forcément de moment précis et identifiable lors duquel nous nous constituons une identité. Le processus est plus ou moins réfléchi, il peut être étendu dans le temps et il est inévitablement amené à se répéter.

2. Points de bifurcation dans la détermination d'une identité

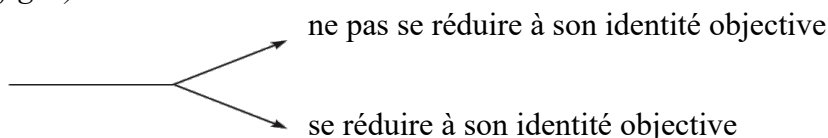
La détermination d'une identité s'opère donc à travers des choix. Elle est un processus légitime dans le déroulement de la vie humaine en société. Mais elle peut cependant amorcer une dérive de nature pathologique pour la vie ensemble. C'est le cas, par exemple, lorsque le choix recouvre une contradiction, un déni de réalité, un mépris des faits, un dysfonctionnement relationnel, un mensonge, ou des simplifications abusives. Ces biais de départ sont enclins à se développer ensuite sur une pente problématique.

Ce sont à ces biais que je vous propose de nous intéresser. Nous le ferons en adoptant un point de vue d'observateur en nous fixant supposément sur le moment de détermination de l'identité, pris en tant que tel. En l'examinant à partir de certaines perspectives fondamentales sous lesquelles l'existence humaine peut être envisagée, nous pouvons repérer en effet quelques bifurcations devant lesquelles la détermination de l'identité peut quitter le légitime pour virer vers le pathologique. Ces bifurcations seront susceptibles de servir de tests pour nos décisions identitaires.

2.1. Bifurcations dans la perspective de la temporalité

Dès le départ, la détermination de l'identité fait apparaître une dualité : dans ce processus, il y a le sujet actif qui a des intentions, qui pense et qui adopte une identité et il y a l'identité adoptée par le sujet, donc le sujet objectivé, caractérisé par des traits particuliers et distinctifs. La détermination de l'identité consiste en cette association d'une subjectivité à une objectivation adoptée⁸. Quand on la place sous la perspective de la temporalité, la question qui se pose alors est celle de la durée et de la variabilité de cette association. Est-elle permanente et immuable, ou peut-elle être modulable et provisoire ? Autrement dit, le sujet s'abandonne-t-il à l'identité qu'il a adoptée⁹ ou se donne-t-il la possibilité de repenser son identité ? A l'extrême, renonce-t-il à l'idée d'avoir à repenser un jour son identité ou se garde-t-il farouchement de se lier définitivement à quelque trait distinctif que ce soit ? Sous l'angle de la temporalité apparaît ainsi une première bifurcation entre :

(fig. 1)



Dans la mesure où l'identité est structurellement composée d'une association entre un sujet actif et un sujet objectivé, la réduction de soi à une identité objective constitue une dérive identitaire pathogène. La liberté du sujet s'y trouve abandonnée au profit d'une rigidification,

⁷ Cf. Rm 4,2; 1 Co 9,16; Ga 6,4; Ph 2,16; etc.

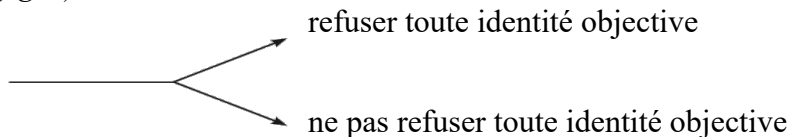
⁸ Paul Ricoeur a conceptualisé cette dualité avec les termes de *idem* et de *ipse*. Cf. « L'identité personnelle est formée de la dialectique de la même et de l'ipséité. » (*Soi-même comme un autre*, p. 13, Paris, Le Seuil, 1990)

⁹ Peut-être pourrait-on trouver quelque correspondance avec la mode du tatouage ?

et lui-même disparaît dans ses appartenances ne devenant plus qu'un exemplaire de leur ensemble, à la merci de leurs interactions. Au plan sociétal, on aboutit ainsi à un morcellement et à un éclatement des identités. Et à ce propos, j'aimerais citer Elisabeth Rudinesco : La « culture de l'identité tend à introduire les procédures de la pensée dans les expériences de la vie subjective, sociale ou sexuelle. Et dans cette perspective, tout comportement devient identitaire : les manières de manger, de faire l'amour, de dormir, de conduire une voiture. Chaque névrose, chaque particularité, chaque vêtement que l'on porte renvoie à une assignation identitaire, selon le principe généralisé du conflit entre soi et les autres. »¹⁰

Mais le déséquilibre pathogène peut se produire aussi dans l'autre sens et alors c'est l'objectivation qui s'évapore. On a alors une deuxième bifurcation :

(fig. 2)

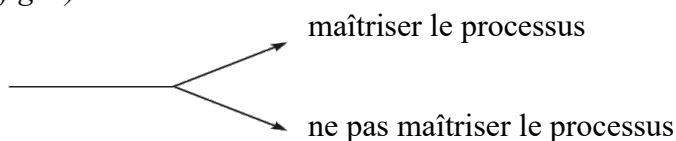


Dans ce cas, on a affaire à une personne qui n'entend se reconnaître dans aucun marqueur, même temporairement, qui entend être toujours au-delà d'eux, ou alors, ce qui revient au même, qui se donne une identité sans cesse changeante, mouvante, complètement instable. Elle s'imagine par là préserver sa liberté de toute détermination, mais ce faisant, elle devient transparente et insaisissable, sans réalité concrète. Elle tombe sous le coup de ce que Søren Kierkegaard écrivait à propos du désespoir du manque de fini : « Le moi s'évapore de plus en plus, jusqu'à n'être à la fin qu'une sorte de sensibilité impersonnelle, inhumaine, sans désormais d'attache dans un individu, mais partageant on ne sait quelle existence abstraite, celle par exemple de l'idée d'humanité. »¹¹

2.2. Bifurcations dans la perspective du pouvoir

La détermination d'une identité vise à nous définir pour nous positionner, nous assurer consistance et valeur aux yeux des autres, de nous-mêmes et de la société. Mais les bifurcations précédentes montrent que l'adoption d'une identité qui rende compte de ce qui nous constitue ne va pas de soi. Dès lors, sommes-nous en mesure de déterminer exactement qui nous sommes ? Est-il possible de nous constituer une identité qui nous définisse parfaitement et qui réponde à nos attentes de consistance et de valeur ou devons-nous laisser la porte ouverte à l'irruption de mises en questions, de contre-finalités et de ruptures ? Dans la détermination de notre identité, disposons-nous d'une maîtrise nous permettant d'être assurés de notre affaire ou sommes-nous exposés à de l'inédit et à des effets négatifs en retour ? Sommes-nous engagés dans un processus, certes appelé à se renouveler, mais où nous pouvons toujours garder la haute main ou est-il susceptible de nous piéger ? Sous l'angle du pouvoir se dessine ainsi une nouvelle bifurcation entre :

(fig. 3)



La prétention à maîtriser le processus vient à la lumière quand les choix adoptés se contentent

¹⁰ Elisabeth ROUDINESCO, *Soi-même comme un roi*, p. 23-24.

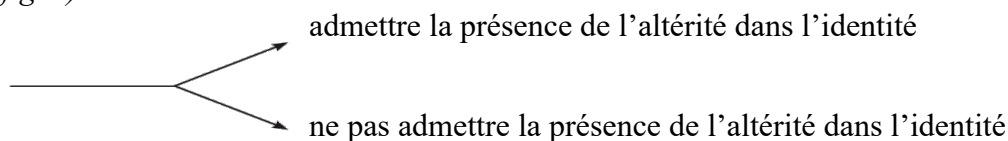
¹¹ Søren KIERKEGAARD, *La maladie à la mort*, p. 188, éd. de l'Orante, Paris, 1971.

de répéter le passé ; ou quand ils deviennent passionnés et que nous ne sommes pas prêts du tout à nous laisser interroger à leur sujet et à les discuter : « C'est clair et tout réfléchi, il n'y a rien à débattre ! » Laurent Dubreuil parle alors de despotisme : « Le despotisme est traditionnellement le fait d'un souverain ou d'un parti. L'actuelle forme identitaire, que je dénonce, « démocratise » la dictature en la mettant au niveau de tout le monde. Dans ce régime en formation, chaque identité se fonde d'elle-même, elle se connaît et se reconnaît à des traits qui lui seraient « propres », elle ne saurait être discutée, elle jouit de droits exclusifs, y compris celui de réduire au silence celles et ceux qui ne se conforment pas à sa petite dictature. »¹² Une telle attitude n'est pas celle de l'ouverture, mais de la fermeture, du refus de toute transcendance. Elle est problématique dans la mesure où, du fait de la dualité sujet - objet, la connaissance de soi ne peut jamais être complète, le sujet n'étant jamais entièrement sous son propre regard. Les mythes et la littérature témoignent abondamment de personnes qui se méprennent sur leur propre compte. La prétention à la maîtrise risque bien de se trouver démentie tôt ou tard. Comme tout dogme d'infaillibilité !

2.3. Bifurcations dans la perspective de l'altérité

Si nous ne pouvons prétendre à une connaissance exhaustive de nous-mêmes, l'identité que nous nous reconnaissons ne peut être qu'une sélection de particularités qui ont retenu notre attention et qui nous sont apparues comme fidèles à ce que nous sommes. Mais peut-être y a-t-il aussi des aspects de nous-mêmes qui n'ont pas retenu notre attention ; et d'autres dont nous sommes conscients mais que nous n'avons pas considérés comme déterminants. Et il y a sans doute également des qualifications de nous-mêmes par autrui que nous avons reconnues et d'autres dont nous nous sommes distancés. Tout cela montre que le processus de détermination de l'identité s'opère comme un choix dans la multiplicité des particularités et des marqueurs possibles. Il fonctionne selon un modèle figure / fond¹³. Dans la multiplicité des possibles, le choix fait passer des éléments au premier plan et renvoie les autres à l'arrière-plan. Et il nous expose à les perdre de vue. Ce qui, sous l'angle de l'altérité, donne lieu à une nouvelle bifurcation :

(fig. 4)



Admettre la présence de l'altérité dans notre identité signifie reconnaître que notre identité est multiple et qu'elle inclut de l'étranger en soi, que nous sommes bien cela, mais qu'en même temps nous ne nous réduisons pas à cela, qu'il y a de l'autre en nous. Paul Ricoeur a évoqué trois expériences que nous pouvons faire de cette altérité : l'exposition à notre corps propre, l'exposition à la relation d'intersubjectivité, l'exposition au jugement de notre conscience¹⁴. Ne pas admettre la présence de l'altérité dans l'identité, c'est donc nous imaginer capable de nous doter d'une identité parfaitement homogène, exhaustive et transparente. Tout ce qui de

¹² Laurent DUBREUIL, In *Le Point*, 21/04/2019; https://www.lepoint.fr/societe/l-identitarisme-condamne-ses-fideles-a-une-alienation-perpetuelle-21-04-2019-2308699_23.php. Position développée in : Laurent DUBREUIL, *La dictature des identités*, Gallimard, 2019.

¹³ L'importance de la structure figure-fond dans la perception a été mise en évidence par l'école de la « Gestalt » au début du XX^e siècle, sur la base, notamment, des travaux d'Edgar RUBIN. « Si un champ apparaît en tant que figure, la forme du champ a un grand degré de clarté ; en revanche la forme a un degré minime de clarté si le champ est saisi en tant que fond. » *Visuell wahrgenommene Figuren. Studien in psychologischer Analyse*, Copenhague, Gyldendalske Boghandel, 1921, p. 99

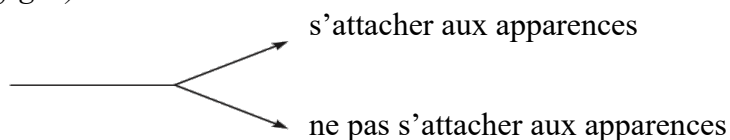
¹⁴ Paul RICOEUR, *Soi-même comme un autre*, p. 367-410.

nous est laissé à l'arrière-plan n'est plus simplement occulté (et donc susceptible d'être remis à l'avant-plan), il disparaît complètement, il n'existe plus. Par là-même, nous nous réduisons aux seuls marqueurs que nous avons adoptés et nous abandonnons la possibilité de partager une proximité avec l'autre. Nous créons des conditions d'affrontements identitaires sans possibilité de nous rejoindre sous d'autres aspects en nous reconnaissant quelque chose de commun¹⁵. L'étanchéité entre les groupes est complète. On en voit les effets dans l'interdiction de l'appropriation culturelle, la hantise du grand remplacement, les nationalismes identitaires et toutes les désignations de boucs émissaires. L'étanchéité peut aller jusqu'à ce que même l'égale humanité se trouve déniée à l'autre et qu'il soit déshumanisé.

2.4. Bifurcations dans la perspective de la vérité

Le fonctionnement en figure – fond du processus de détermination de l'identité implique que nous puissions nous illusionner et nous mettre en porte-à-faux avec nous-mêmes. Notre identité peut se retrouver ainsi en contradiction avec des faits. En raison de la lutte pour la reconnaissance, elle peut s'attacher aux apparences plus qu'à la réalité. Elle peut s'être soumise aux étiquettes que nous collent les autres. Elle peut être simulatrice et s'être construite selon leurs valeurs et leurs attentes en vue d'apparaître sous un meilleur jour à leurs yeux. Avec cela, sous l'angle de la vérité, émerge une nouvelle bifurcation :

(fig. 5)



Nous constituer une identité qui ne s'attache pas aux apparences, c'est manifester une volonté de vivre dans le vrai. Par rapport à cela, chercher avant tout à paraître, quitte à simuler, c'est en fait vouloir nous cacher derrière un masque. Le sens de la détermination d'une identité s'en trouve perverti. Il s'agit une dérive qui évacue nos particularités et nos originalités. Elle instaure des relations sociales faussées, artificielles, conformistes, trompeuses. Elle nourrit le manque de confiance réciproque. Elle alimente le soupçon.

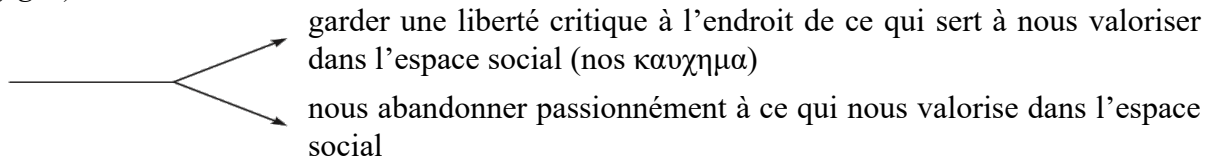
2.5. Bifurcations dans la perspective de la liberté

Porteuse d'un enjeu de valorisation et insérée dans le champ de la lutte pour la reconnaissance la détermination de l'identité est susceptible de s'attacher aux apparences. Mais elle peut aussi ne pas y être passionnément attachée. Elle dispose d'une certaine marge de liberté. Mais quelle est cette marge et en quoi consiste-t-elle ? Dans la détermination de l'identité, il y a des éléments qui nous laissent plus ou moins de choix, tels la nationalité, les orientations professionnelle, politique, religieuse, etc ; et il y a des éléments qui ne résultent pas de notre choix, tels la lignée, la couleur de peau, le sexe (je n'ai pas dit le genre...), l'âge, le passé colonial, etc. Par rapport à cela, il y a donc une liberté qui consiste à choisir parmi ce qu'il est possible de choisir et à consentir à, ou nous à rebeller contre, ce qui ne nous laisse pas le choix. Mais nous disposons en outre d'une liberté intérieure qui nous permet dans le meilleur des cas de prendre distance d'avec ce qui nous arrive, de ce que nous subissons, de ce que nous avons choisi, de ce qui nous meut. C'est une liberté critique d'interprétation et de

¹⁵ Cf. « Chacun d'entre nous devrait être encouragé à assumer sa propre diversité, à concevoir son identité comme étant la somme de ses diverses appartenances, au lieu de la confondre avec une seule, érigée en appartenance suprême, et en instrument d'exclusion, parfois en instrument de guerre. » (Amin MAALOUF, *Les identités meurtrières*, p. 205, Paris, Grasset, 1998)

jugement. C'est la liberté qui nous permet des attachements raisonnés, des attachements qui ne se laissent pas emporter aveuglément par la passion. La prendre en considération nous conduit à une nouvelle bifurcation :

(fig. 6)

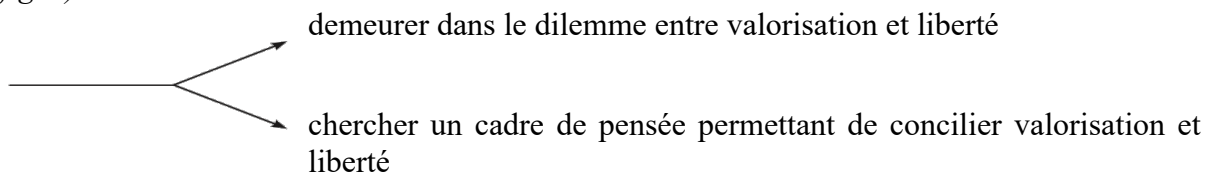


C'est en vertu de cette liberté critique que nous pouvons, par exemple, renoncer à une estime sociale fondée sur les apparences. Elle nous fait bénéficier d'une certaine autonomie dans la détermination de notre identité. Inversement, comme s'en amuse la fable du corbeau et du renard, l'absence de cette liberté nous met à la merci de toutes les séductions, qu'elles proviennent des autres, des groupes auxquels nous appartenons ou de nous-mêmes. Au plan sociétal, cette passion sans distance critique pour ce qui nous valorise peut ne pas être trop dommageable quand il s'agit de sport par exemple, mais malheureusement elle ne se manifeste pas que dans le sport. Et quand il s'agit de l'identité d'un Etat ou d'un peuple, les rêves de supériorité, de puissance et de gloire peuvent coûter cher.

2.6. Bifurcations dans la perspective du cadre de pensée

Porteuse d'un enjeu de valorisation, la détermination de l'identité est insérée dans le champ de la lutte pour la reconnaissance. De ce fait, elle est appelée à régulièrement se remettre à jour, dans la mesure où la valeur conférée par nos éléments identitaires est soumise à fluctuations. Pour nous assurer de nous-mêmes, nous avons donc besoin de régulièrement la reconquérir ou, par sécurité, de chercher à l'accroître. Mais en même temps, il faudrait pouvoir garder une distance critique dépassionnée à l'endroit des marqueurs qui nous valorisent ou nous dévalorisent. Nous sommes donc face à deux mouvements contradictoires : soit nous attacher à la valorisation et laisser tomber la liberté, soit nous attacher à la liberté et laisser tomber la valorisation. Pour échapper à ce dilemme, il nous faudrait être en mesure de sortir de ce cadre de pensée. Dès lors, dans la perspective du cadre de pensée, il convient de prendre en compte une nouvelle bifurcation dans la détermination d'une identité :

(fig. 7)



Si nous restons dans notre même cadre de pensée, les mises à jour que nous faisons dans la détermination de notre identité vont nous conduire à des adaptations où nous ne pouvons faire que 'toujours plus de la même chose' et où 'plus ça change, plus le dilemme se consolide'¹⁶. Quand bien même nous redéterminons notre identité en vue de plus de valeur ou de plus de liberté, nous demeurons enfermés. Vous connaissez la plaisanterie : dans un état raciste des Etats-Unis, il y avait toujours des disputes dans un bus scolaire entre élèves blancs et élèves noirs. Aussi, un jour qu'il en était agacé, le chauffeur leur déclare péremptoirement : « Je ne veux plus entendre vos disputes racistes. Désormais, vous êtes tous bleus ! Alors les bleus

¹⁶ Ce qui, dans les termes de Paul WATZLAWICK, correspond à un changement de niveau 1, P. WATZLAWICK, J. WEAKLAND, R. FISCH, *Changements, paradoxes et psychothérapie*, Paris, éd. du Seuil, 1975.

clairs devant et les bleus foncés derrière ! » Malheureusement pour la vie sociale, ce genre de correctif n'appartient ni à la fiction ni au virtuel.

3. Le cadre de pensée offert par l'Évangile, la « parole de la croix »¹⁷

Dans la quête d'un nouveau cadre de pensée permettant de concilier valorisation et liberté, l'Évangile a de quoi retenir notre attention. Car la particularité de l'Évangile est de dissocier la question de notre valeur ultime des identités qui nous sont assignées ou que nous nous constituons. Cette dissociation a son fondement dans l'événement de la croix : à l'aboutissement de sa vie, sur la croix, Jésus, en acceptant cette mort, a renoncé à tout honneur, à toute grandeur, à toute gloire ; il a consenti à un dépouillement total ; honni par tous, il a perdu toute appartenance ; son peuple et ses coreligionnaires l'ont rejeté, le gouverneur romain l'a ridiculisé et condamné, ses disciples l'ont fui, renié, trahi, même ses compagnons d'infortune l'ont moqué et injurié. Il est devenu un paria intégral. Humainement parlant, il ne peut plus être un faire-valoir pour personne.

Et pourtant, selon l'Évangile, c'est en lui que Dieu nous donne rendez-vous, c'est lui qu'il nous appelle à suivre. Alors, si nous entendons répondre à cet appel et le laisser déterminer nos vies, nous ne pouvons qu'abandonner avec Jésus toute valeur propre, renoncer à vouloir briller et prendre distance de toutes nos appartenances et de tous nos marqueurs identitaires, en cessant d'en faire des *καυχημα*.

Car désormais, paradoxalement, notre *καυχημα*, ne peut plus être que Jésus-Christ lui-même, puisqu'en même temps qu'en lui Dieu nous dépouille de toute gloire propre, en lui Dieu nous revêt de la sienne en se souciant de nous. En suivant Jésus-Christ, nous nous distançons de toute valeur que le monde et nous-mêmes pourrions nous attribuer et nous reconnaître, mais nous gagnons une valeur reçue de Dieu.

Dans ce cadre de pensée, la détermination de notre identité peut s'effectuer indépendamment du souci de valorisation. Car dans la mesure où celui-ci est assouvi par la valorisation que nous recevons de Dieu, nous en sommes libérés par rapport à la question de notre identité dans le monde ; libérés pour la déterminer dans le respect de la vérité et la considération de l'autre.

De ce fait, nous sommes bien placés par rapport à la bifurcation entre garder une liberté critique à l'endroit de ce qui sert à nous valoriser dans l'espace social (nos *καυχημα*) et nous abandonner passionnément à ce qui nous valorise dans l'espace social (*fig. 6*). Nous sommes bien placés aussi par rapport à la bifurcation entre nous attacher aux apparences et ne pas nous attacher aux apparences (*fig. 5*). Nous le sommes pareillement par rapport à la bifurcation entre admettre la présence de l'altérité dans l'identité ne pas admettre la présence de l'altérité dans l'identité (*fig. 4*). Et nous le sommes encore par rapport à la bifurcation entre maîtriser le processus et ne pas maîtriser le processus (*fig. 3*).

En son temps, l'apôtre Paul, avait clairement illustré les effets de ce cadre de pensée sur la détermination de notre identité. Il a pu affirmer par exemple :

- Nous avons notre *καυχημα* en Jésus Christ et ne fondons pas notre confiance pas en nous-mêmes [...] Pourtant, j'ai aussi des raisons d'avoir confiance en moi-même. Si un autre croit pouvoir se confier en lui-même, je le peux davantage, moi, circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu fils d'Hébreux ; pour la loi, Pharisien ; pour le zèle, persécuteur de l'Église ; pour la justice qu'on trouve dans la loi, devenu irréprochable. Or toutes ces choses qui étaient pour moi des gains, je les ai considérées comme une perte à cause du Christ. Mais oui, je considère que tout est perte en regard de ce bien suprême qu'est la connaissance de Jésus Christ mon Seigneur. A cause de lui j'ai tout perdu, et je considère tout cela comme ordures afin de gagner Christ et d'être trouvé en lui (*Ph 3,3-8*).

¹⁷ Cf. 1 Corinthiens 1,18.

- Tous, vous êtes, par la foi, fils de Dieu, en Jésus Christ [...] Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ. (*Ga 3,26-28*).

- Libre à l'égard de tous, je me suis fait l'esclave de tous, pour en gagner le plus grand nombre. J'ai été avec les Juifs comme un Juif, pour gagner les Juifs, avec ceux qui sont assujettis à la loi, comme si je l'étais – alors que moi-même je ne le suis pas –, pour gagner ceux qui sont assujettis à la loi ; avec ceux qui sont sans loi, comme si j'étais sans loi – alors que je ne suis pas sans loi de Dieu, puisque Christ est ma loi –, pour gagner ceux qui sont sans loi. J'ai partagé la faiblesse des faibles, pour gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous pour en sauver sûrement quelques-uns. (*1 Co 9, 19-22*).

Cela dit, moi, je n'ai pas la prétention de vous gagner à cette conviction. Donc, si jamais vous deviez la partager, le choix dans cette bifurcation serait de votre gré. Merci de votre attention.

Marc-André Freudiger